

Le chemin de traverse : entre corps et parole

Mylène Slogar

Number 69, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Slogar, M. (2005). Le chemin de traverse : entre corps et parole. *Brèves littéraires*, (69), 72–78.

MYLÈNE SLOGAR

Le chemin de traverse : entre corps et parole

Le corps est une révélation, tension entre l'être et le non-être.

*La parole se tient dans cette tension, dans cette oscillation
où il y a quelque chose plutôt que rien.*

Paul Bélanger

C'est la nuit. J'ai froid. Je ne trouve pas le sommeil. Je voudrais vivre libre. J'ai mal. Je voudrais crier. La voix me manque. Comment y arriver, faire sortir ce qui m'empêche, nommer. Quoi? Écrire éveille ma conscience, me met face à ma réalité physique. Je ne peux pas mentir. J'ai envie de vomir, de mourir, je veux dire: sortir de mon corps quelque chose, mais quoi?

J'ai peur que tout s'arrête. Que s'arrête l'amour, s'arrête la vie. Je construis avec ce moteur de mon désir: la peur. Elle me vient de l'enfance. Elle est authentique. J'écris avec le souci de dévoilement, je cherche une vérité; que l'enfant connaît, intuitivement. Je voudrais retrouver la capacité d'accueillir, de découvrir, qui habite son regard. Le geste que je pose, avancer la main vers l'autre, écrire, n'est pas volontaire, mais guidé par mon cœur qui s'ouvre au contact et dit: « Viens, jouons ».

L'écriture est ce jeu des corps qui s'attirent, se repoussent, se déplacent et s'arrêtent; dans le lieu de la langue je danse, c'est-à-dire, je m'inscris comme corps mouvant, respirant, à la recherche d'un équilibre, corps qui chute dans son ascension, corps à la démarche chancelante, qui tombe, mais espère.

Le texte existe, porté par cet espoir. Comme une voie parallèle, il se donne. Ce don du texte est également un appel à penser le monde, autrement. Le travail de l'écriture m'apparaît comme possibilité de décroissement.

J'aspire à l'échange. Que l'énergie, la chaleur circulent, que ça passe. Entendons par ça: le phénomène d'exister.

* * *

Ma parole me permet d'assumer ma condition d'être séparé. Elle instaure la distance entre moi et l'autre, distance nécessaire à ma liberté. Ma parole me tire vers l'avant, me pousse, me fait grandir, évoluer; elle m'extrait d'une position infantile, brise le lien fusionnel pour m'amener, dans la solitude, à prendre ma place, à réaliser: me réaliser.

Je danse; j'explore l'espace, laisse le vide façonner mon corps. Je vois le trou, j'hésite. J'ai toujours une résistance face à l'inconnu. Au fond, une attirance. Cet inconnu que je porte, mon langage. Un danger.

J'ai besoin de noirceur. De calme. J'entre. J'attends l'étranger, appréhende la rencontre. Je l'aime dès le premier mot. Je cède. Je n'ai pas la volonté, consciente, de le suivre. Je le fais d'instinct. Je

me tiens là, droite, je regarde autour. Je me dis :
« Pourquoi ce désastre ? »

Une envie folle de ranger, de ramasser, de mettre en ordre s'empare de moi. Je nettoie, jette, garde ce qui a de la valeur. Je recommence. Je n'arrête pas de faire de la place. J'essaie d'y voir clair, d'attraper quelque chose dans le fouillis : me comprendre, me reconnaître.

* * *

La danse me libère de la trame temporelle. En bougeant je suis, au présent, dans l'instant du mouvement qui émerge. Et du suivant.

Je repousse également la limite de mon corps : je déplie mes membres, articule mon nom en me confondant à l'espace, et ce lieu que j'occupe par ma présence déployée devient mon territoire, un vide habité.

Mon histoire, celle que j'écris, je la vis chaque jour, en partageant des moments intimes avec d'autres qui pénètrent dans mon cercle, l'élargissent.

Par mes mots je m'enracine, développe des liens. Je crée seule, mais en contact. En marge, je participe à la fête. Maintenant.

Écrire m'apprend à vivre, intensément. À accepter la fin. J'expérimente ma perte.

* * *

D'où me vient ce besoin d'être imprégnée, de baigner dans la langue ? Tant de silence, j'ai l'impression,

creuse la texture de ma peau. Mais peut-être que je fais faux pas : trop de cris ont envahi mon espace. Cela m'effraie.

J'écris. Je me repose. Dans la page libre, une oreille attend. Je m'y blottis. Au creux, un peu de douceur, l'apaisement, parfois, de ma détresse.

* * *

Par moments, je me sens si lourde, je voudrais tout jeter. M'arrêter. Ne plus bouger. Plus de corps, plus de souffle. Rien. N'être rien. Pour personne. Ne plus penser. Ne plus ressentir. Épuisée. J'écris ainsi ; pas toujours, mais quand même. Avec ce souhait d'anéantissement. Quand j'ai envie d'être touchée. Caressée. Qu'il n'y a personne, que ma main.

C'est désespérant, un corps avide dans la solitude. J'ai honte. Honte de ce corps qui veut toujours quelque chose. Mon corps passionné me pèse.

* * *

Écrire est ma façon d'être. Je m'inscris comme sujet, individu social. J'ai une vision, je perçois le monde et sens le besoin de partager. De faire ma part, m'impliquer. Je veux redonner à mes semblables ce que je reçois de la vie. Ce don que je fais, en ouvrant à l'autre mon intimité, m'est nécessaire. D'où me vient cette générosité qui me pousse à l'offrande ? Je sais que c'est là. Depuis l'enfance. J'ai refusé, longtemps.

En acceptant l'écriture, je choisis la vie. Je renonce à ma destruction. J'accepte la grâce qui m'est offerte : ma capacité à ressentir, à capter l'énergie, le flux ; à

percevoir la lumière des mots, des gestes. J'accepte d'être le réceptacle d'une matière informe qui, progressivement, au fur et à mesure que l'œuvre émerge, va subir une transformation. Je consens à être atteinte, traversée, altérée par le texte.

Je m'accorde au rythme, je fais confiance. L'écriture m'apprend la sérénité, la patience. J'acquiesce une sagesse qui n'est pas dénuée de doutes, d'hésitations. Une sagesse rebelle.

* * *

J'essaie d'avancer. D'aller vers la quiétude, la joie. Avancer, c'est-à-dire laisser derrière. Lâcher un peu de moi en route, comme le Petit Poucet, marquer le chemin. En même temps, je ne veux pas oublier. J'avance en gardant, en protégeant mon histoire, celle qui m'a faite telle que je suis. Brisée. J'écris, avec cette impuissance à recoller les morceaux. Un casse-tête ; des pièces manquantes, des pièces perdues, mêlées à d'autres jeux. Je tente de retrouver, en fouillant la mémoire corporelle, l'origine : ma blessure.

Je voudrais abandonner. Je continue. Serai-je un jour légère ?

* * *

J'aimerais savoir apprécier les beaux moments, m'émerveiller, me réjouir. Cette terre paisible est ailleurs, en moi ; si j'écris je m'en approche, il me semble. Je calme l'agitation, pour un temps.

J'écris par excès, débordement. Je recherche l'harmonie, l'unité. En composant je modère. Dédramatise, peut-être. Cette idée qui me vient est

étrange : dépouiller l'être, par le récit de soi, de son côté obscur, tragique, pour atteindre un état pur, une connaissance autre. Me tenir proche de la vie, sans appareil. Accéder, par la simplicité, à ma véritable nature. Chaude. Rayonnante. Une femme qui aime.

* * *

L'enfant ne nous quitte pas, je pense. L'enfant que nous avons été demeure ; oublié, il se terre. En secret il appelle.

Cette enfant d'hier m'accompagne dans l'écriture. Sa robe brodée d'absence, sa douleur au vent, elle danse. J'écris près d'elle, touche ce corps qui a mal et, peut-être, apprend ainsi le pardon. J'accepte, à ses côtés, la séparation.

* * *

J'ai parfois honte d'exister. Honte de ma voix. Honte de ce qui sort de ma bouche. Je songe à ces mots d'un personnage de Robert Lepage dans *La face cachée de la lune* : « Je parle fort et je ne suis pas ridicule ». Je répète cette phrase comme un mantra, je tente de me convaincre mais je n'y crois pas.

Parler me fait rougir. De honte, de plaisir. J'ai honte de jouir, d'éprouver de la joie au contact de la langue. En écrivant, je me mets à l'abri, me protège des regards qui me gênent. En ce sens, écrire apparaît comme pudeur, retranchement. C'est cela d'abord, puis autre chose. Le texte est offert, avant même d'être rendu public. Il cherche, attend, il est adresse, tension vers ; il porte en lui une place, un lieu vide. Il demande que l'on vienne.

* * *

Espace dévasté. À la fois *une ruine et un chantier*. Terrain vague, inoccupé et sans limite, le texte est promesse. Espérance. Pauvreté.

Je ne rougis plus. Je n'ai plus honte. Là, dans cette chapelle, je me recueille, m'agenouille. Humblement, j'écoute.

Je ne sais pas, qui prie? Cela n'a pas d'importance. Plus rien ne compte, que la voix. Je ne suis personne. J'écris, dans l'ignorance de moi-même. Attentive. Muette.

Mon visage est tourné vers le sol, mes mains touchent. Je suis habitée. Je n'ai plus peur.

* * *

J'essaie de refaire le chemin. De retracer mon absence. À quel moment ai-je quitté mon corps? À quel drame ai-je survécu en m'exilant? L'enfant m'échappe. Sans cesse. Je ne contrôle rien. Je traverse sa douleur, j'apprends sa langue. Je crois.

Avec l'écriture je tombe, meurs, nomme ce ciel d'où je viens, cet espace ouvert, sans fin : l'ailleurs.